

LE

MÉNESTREL

Le Numéro : 0 fr. 30

MUSIQUE ET THÉÂTRES

HENRI HEUGEL, Directeur

Le Numéro : 0 fr. 30

Adresser FRANCO à M. HENRI HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 bis, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, Musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

I. Critiques musicaux de jadis ou de naguère (30^e article), RAYMOND BOUYER. — II. Semaine théâtrale : premières représentations de *la Vierge folle*, au Gymnase, et d'*Une femme passa...*, à la Renaissance, A. BOUTAREL. — III. Berlioziana : Berlioz, directeur de concerts (13^e article), JULIEN TIERSOT. — IV. Revue des grands concerts. — V. Nouvelles diverses, concerts et nécrologie.

MUSIQUE DE CHANT

Nos abonnés à la musique de CHANT recevront, avec le numéro de ce jour :

SÉRÉNADE DE DON QUICHOTTE

chantée par M. CHALIAPINE, à l'Opéra de Monte-Carlo, dans la nouvelle œuvre de M. J. MASSENET (poème de HENRI CAIN, d'après LE LORRAIN). — Suivra immédiatement : *Hermanita*, n^o 10 des *Feuilles au vent* (nouvelle série), de E. PALADILHE, poésie de Ed. GRENIER.

MUSIQUE DE PIANO

Nous publierons samedi prochain, pour nos abonnés à la musique de PIANO : *Danse triste*, dansée par M^{lle} ZAMBELLI, dans le nouveau ballet *la Fête chez Thérèse*, de REYNALDO HAHN (poème de CATULLE MENDÈS), qui vient d'être représenté à l'Opéra de Paris. — Suivra immédiatement : la *Contredanse des grisettes*, extraite du même ballet.

CRITIQUES MUSICAUX DE JADIS OU DE NAGUÈRE

III

VUES D'ENSEMBLE ET MATÉRIAUX POUR UNE CONCLUSION

(Suite)

— Indépendance courageuse et rôle ingrat ! Remonter le courant, c'est toujours dur. Mais qu'a dit M. Croche ?

— A peu près la même chose... autrement. Sa musique murmure et sa critique égratigne : un buisson d'orties près d'une eau qui dort. Vous savez qu'il partage avec Rousseau le dégoût de la musique écrite et qu'il cherche des idées (?) moins en soi qu'autour de soi, dans tous les frissons épars. Il dirait volontiers comme Lamartine, avec plus d'ironie : « Tout est chant dans la nature, parce que tout est voix. Le poète note quelques-unes de ces voix confuses et perdues, voilà tout : le sentiment n'est qu'un écho des sensations. » Relisez-le dans *la Revue Blanche* et, deux ans après, dans le *Gil Blas* de 1903 : alors, le pastiche wagnérien se fanait, la situation changeait encore... et M. Croche a pensé tout haut ce que les renchérés pensaient tout bas : sa critique impressionniste, intermittente, éphémère, un peu *fumiste* comme sa rêverie, a déclaré furtivement la guerre aux dernières emphases du panache romantique : à Wagner, il préfère Weber ; il n'a plus qu'injustes dédains pour toute la « ferblanterie » de Bayreuth : le « Bottin » pèse très lourd à sa main

dolente. On pourrait définir le raffinement de cet étrange Français : un goût décadent. Sans pratiquer la clarté qu'il adore platoniquement chez le jeune Mozart et le vieux Rameau, ce goût reproche au chevalier Gluck de conserver l'accent allemand, à la *Pastorale* de Beethoven de sentir la littérature, au *Lied* de Schubert de sentir « le fond de tiroir des douces vieilles filles de province », au *Faust* de Schumann de le faire, à chaque instant, « trébucher sur du Mendelssohn »... Irrévérence et sarcasme, où manque toujours la tonalité d'une affirmation. Symboliste impressionniste, enamouré du frisson lointain de la sirène orientale ou du frisson nouveau de la poésie morbide, il a paru français par cet excès de goût... « Trop de goût ! » disent les méchantes langues ; « il a réussi trop vite pour être véritablement un nouveau génie ». Et la nuée des pasticheurs s'est empressée de faire vieillir ses innovations.

— Mauvais service habituel, à qui l'idée seule résiste ! Alors, déjà, M. Croche retarde ?

— Il grisonne. Et, cependant, Wagner se *meyerbeerise* : après la vogue aussi tardive que soudaine d'un art compliqué, le Drame musical romantique est devenu la pâture ordinaire de la sensibilité « moyenne », et les délicats ont cherché d'autres aliments. La hantise wagnérienne est morte ; et ses meilleurs historiens (1) ont constaté son décès. Wagner s'embourgeoise ; c'est un déplacement complet des valeurs : les modérés découvrent enfin le printemps de la mélodie et le soleil de la santé dans cette musique où leurs pères, plus instinctifs et moins bien stylés, ne percevaient que l'obscurité malade et vague de l'éternel « chaos » ; les avancés laissent aux abonnés cette musique décorative et cabotine. Wagner n'est-il pas très « opéra », très « public » (2) ? Et l'accoutumance du public ne sent plus son originalité.

— Déjà ! Le décor de la situation change à vue d'œil, et si vite qu'il sera bientôt courageux de défendre envers et contre tous le grand génie de Wagner.

— Et le petit talent de M. Croche... Aussi bien, le règne de l'*invertébré* sera court : « Ce qu'on nous montre comme l'avenir, c'est déjà le passé », disait Gallus qui ne croyait pas si bien dire... On s'est lassé du géant Wagner ; on se lassera plus tôt d'un petit air de flûte. Et la loi la plus active de ce continuel déplacement de la situation, n'est-ce pas que le *philistin* s'est fait *snob* ? Ailleurs, nous avons dit « comment » (3) :

Et vous, gens de l'art,
Pour que je jouisse,
Si c'est du Mozart,
Que l'on m'avertisse !

(1) V. LIONEL DAURIAC, *le Musicien-Poète, Richard Wagner* (Paris, Fischbacher, 1908) et HENRI LICHTENBERGER, *Wagner* (Paris, Alcan, 1909), aux chapitres des « conclusions » sur l'état présent du *wagnérisme* et son influence sur l'avenir musical.

(2) Joli mot du charmeur qui n'écrit pas d'articles...

(3) V., dans la *Revue Bleue* du 25 août 1906, notre article intitulé : *Comment le philistin devint snob*.

demandait tout bonnement le contemporain de Béranger ; mais sa progéniture a remarqué les revirements nombreux en faveur du génie tant de fois méconnu ; de là, son nouvel « état d'âme » étayé sur ce beau raisonnement : tous les génies furent contestés ; donc, tous les novateurs contestés sont des génies... Assez et trop longtemps, l'habitude de l'oreille et la paresse de l'intelligence, l'ignorance vulgaire ou le préjugé jaloux ont conspué la Beauté ; si nous admirions toute nouveauté ? Ce serait beaucoup plus prudent ! Je ne comprends pas très bien ; donc, c'est génial... Et l'impressionnisme, né malin, puisqu'il est français, a tablé sur ce nouvel « état d'âme », aussi candide que l'ancien : « Faut-il trouver ça beau ? » dit tout bas le snob à sa voisine, avant de crier bravo. Mais, à cette crainte sournoise de méconnaître encore et, surtout, de ne pas être vu dans le « train » qui part, s'oppose une autre peur, très légitime, d'être dupe et de prendre inutilement les dernières vessies pour de nouveaux phares : et laissant les pasticheurs de M. Croche lui faire un mauvais parti, les amis de Gallus ne se pressent pas de battre les mains ; devant les nouveaux dieux du vague, ils se refusent : ils n'ont plus la foi.

— Et voilà pourquoi plus d'un libéral est maintenant regardé comme un réactionnaire ?

— On a si peu le courage de son opinion que l'indépendance étonne ; et c'est le snobisme impudent qui paraît fort. Pourtant, ne médions pas plus des snobs que des virtuoses : ils ont leur utilité très involontaire en montrant au critique de la Critique où le vent tourne... Et le snobisme est la rançon nécessaire de notre prompte éducation musicale, la conséquence inoffensive de tous les réels progrès du goût musical en France : on ne comprend pas impunément les derniers quatuors de Beethoven... L'hypocrisie des snobs est un témoignage, en même temps qu'un hommage que la légèreté française a voulu rendre à la majesté du grand art.

— Et quelle fut la part de la critique en ce *renouveau* merveilleusement français, signalé par l'historien (1) depuis quarante ans ?

— Un regard sur la croissance rapide de la critique scientifique vous l'apprendra. Par où mieux finir ?

— Si je vous ai bien compris, la critique musicale est comme une gravure d'interprétation qui passe par différents états ?

— Elle reflète les phases de la musique, « le plus jeune des arts ». Les historiens des études archéologiques n'ont-ils pas distingué pareillement la période des artistes, qui rêvent, des antiquaires, qui trouvent, des vrais critiques, armés d'une méthode et du sentiment de l'histoire ? Et, moraliste avec les anciens, superstitieuse au moyen âge, lyrique ou pédante à la Renaissance, toujours littéraire, et surtout dramatique, aux grands siècles lettrés, politique, un instant, sous la Révolution, classique timorée sous Napoléon contemporain de Beethoven, la critique de l'art mystérieux des sons est tardivement *musicale*, et *scientifique* plus tard encore : un Suard, un Geoffroy ne s'occupent guère que du livret ; l'opéra, le théâtre est tout pour des gens de lettres, et la musique négligée ne peut recueillir qu'un vague déchet d'épithètes. En dépit des essais avortés des Morambert, des Framery, des Cocatrix et des Garaudé (2), toutes les *Tablettes de Polymnie* sont éphémères, comme les sociétés d'orchestre ; et la presse musicale est nulle avant 1820. Alors, des musiciens prennent la plume ; et, presque aussitôt, une bifurcation se produit ; la chronique musicale s'appelle Castil-Blaze ; la critique érudite s'appellera Fétis.

— Castil-Blaze et Fétis ! Je croyais, jusqu'à présent, que l'un fut le plus abominable des arrangeurs ou dérangeurs de chefs-d'œuvre étrangers, qui changea l'immortel *Freischütz* en *Robin des Bois*, et que l'autre laissa la réputation d'un biographe assez romanesque et peu scrupuleux sur le détail ?

— Toujours est-il qu'en 1820, la « chronique musicale » était

enfin rédigée par un musicien (la chose est longtemps restée rare et scandalisait presque le bon Duvicquet (1), confrère de Castil-Blaze au *Journal des Débats*) ; et qu'en 1827, romantique année de la mort de Beethoven, la *Revue musicale* était fondée par l'inégal, mais laborieux ancêtre de la critique historique qui travaillait, depuis plus de vingt ans, à sa *Biographie universelle des musiciens* (2) ; de part et d'autre, la presse professionnelle ou spécialiste était inaugurée, la presse musicienne avant la presse musicale, et bien superficielles encore toutes les deux ; mais l'instinct n'arrive jamais que tard à la science !

— Je comprends, maintenant, le long préjugé français contre la musique instrumentale, introduite ici sous l'ancien régime, et les nombreux retours de l'italianisme choyé par une presse boulevardière qui s'occupe avant tout des interprètes et du plaisir vocal ! C'était favoriser la longue paresse d'un public léger, facilement oublieux de l'austère Beauté :

Chassez le naturel, il revient au galop...

Et même aujourd'hui que le *philistin* s'est fait *snob* en même temps que la critique se veut scientifique, le bon Destouches, qui fit cet alexandrin digne de Boileau, constaterait combien le public le mieux stylé lâche aisément l'*ultima Thule* du *Debussysme* pour la baraque foraine du *Vérisme* : la science avance, et l'instinct persiste.

(A suivre.)

RAYMOND BOUYER.

SEMAINE THÉÂTRALE

THÉÂTRE DU GYMNASÉ. — *La Vierge folle*, pièce en quatre actes, de M. Henry Bataille.

La donnée de *la Vierge folle* rappelle d'assez près celle de *Maman Colibri*. Dans les deux pièces nous voyons le délire de l'amour s'emparer d'un être, le précipiter hors de la morale, hors de la raison, le dépouiller même de sa propre mentalité pour en faire le jouet misérable d'une cruelle fatalité. Maman Colibri, épouse et mère, se jette, à quarante ans, dans les bras d'un adolescent. De même, Marcel Armaury, avocat célèbre, abandonne sa femme, son foyer, sa situation, pour une petite vierge en folie. On a prononcé le nom de Racine à propos de M. Henry Bataille ; toute proportion gardée, c'est à *Phèdre*, à *Bérénice*, que nous font songer ses peintures poétiques et tendres de la passion féminine.

Nous sommes chez le duc de Charances. La famille est désespérée d'apprendre que l'enfant de la maison, Dionette, est, à dix-huit ans, la maîtresse d'un homme marié, Marcel Armaury. Sur les conseils de l'abbé Roux, on décide que la jeune fille sera enfermée dans un couvent, et ses parents, implacables dans leur colère, hurlent leur désespoir avec rage, devant la femme innocente et noble, devant Fanny Armaury qui souffre plus qu'eux.

Dionette a feint de se soumettre, mais elle se prépare à fuir. Réfugiée dans le petit appartement qui sert de cabinet d'affaires à Marcel, une femme survient qui la surprend et l'enferme d'un tour de clé dans une chambre voisine. C'est Fanny. Seule avec son mari, elle essaie de le reconquérir ; mais voilà le frère de Dionette qui se présente pour demander raison. Nous sommes arrivés ici à l'un des points culminants de l'œuvre et à un superbe moment d'émotion. « Voici la clé, dit Fanny à Marcel, va, je me fie à toi ; conduis ta maîtresse jusqu'à l'automobile qui vous attend ; peut-être tu partiras avec elle ; j'espère que non pourtant ; j'ai confiance qu'elle s'en ira seule et que tu reviendras. Je te protège et retiendrai le frère ici. »

Pauvre Fanny ; elle entend le bruit du départ et personne n'est revenu.

Les amants sont à Londres, où tout le monde les a suivis. Fanny seule n'est pas venue en ennemie. Elle comprend les fatalités de la passion ; en présence de son mari elle se fait douce et résignée, maternelle. Dans l'hôtel où les coupables ont cru se cacher, le frère de Dionette s'est logé aussi, attendant l'heure de la vengeance. Il veut tuer le séducteur, mais Fanny veille. Elle a des attitudes bizarres, cette épouse trahie, mais la sincérité avec laquelle sont traitées toutes les scènes sauve les situations et préserve la malheureuse de tout soupçon de lâcheté ou

(1) V. ROMAIN ROLLAND, *Musiciens d'aujourd'hui* (1908), pp. 207-279 : le *Renouveau*, esquisse du mouvement musical à Paris depuis 1870.

(2) V. ERNEST THOINAN, MICHEL BRENET, FRÉDÉRIC HELLOUIN (op. cit.) et LIONEL DE LA LAURENCIE, *le Goût musical en France* (Paris, 1903).

(1) V. le *Journal des Débats* (années 1820-1821), cité par M. Frédéric Hellouin dans son *Essai*, pp. 81-83.

(2) Publié en 1834-45 et 1860-65, et continuée par M. Pougin (1878-80).